

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis VEUILLOT

Pages oubliées : Le vol de l'âme (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 3, p. 501-507

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

PAGES OUBLIÉES

Le vol de l'âme (*suite*)

Claire sourit en voyant arriver Fabien ; elle prit son bras.

- Mon cousin, vous êtes un paresseux, lui dit-elle, et je suis scandalisée de ne vous avoir point vu ce matin à la messe. Savez-vous seulement que c'est aujourd'hui la fête de sainte Thérèse ?

- En effet, s'écria Fabien, je l'avais oublié. Pourquoi ne m'avez-vous pas averti, cousine ?

- Puis-je supposer qu'on oublie ces choses-là, et qu'on dort à six heures du matin ?

- Jugement téméraire ! Je ne dormais pas. A six heures du matin, chère cousine, je lisais depuis longtemps, et avec une si grande attention que je n'ai pas entendu sonner la messe.

- Voilà bien la science ; on étudie et on ne prie pas. Vous avez besoin qu'on vous réforme. Laissez faire, je vous tirerai de la dévotion des livres, et je vous mettrai dans celle des bonnes femmes. Que lisiez-vous de si beau ?

- Du latin.

- Que c'est fier ! Suis-je digne d'apprendre ce que disait ce latin ?

- Très-digne. Je vous en lirai tantôt, et vous serez ravie. C'est un traité de saint Cyprien, où il exhorte les chrétiens de son temps à supporter le martyre.

- Oh ! dit la jeune fille, riant de tout son cœur, quel compliment ! mon fiancé se fait exhorter au martyre.

- Ce n'est pas cela tout à fait, reprit Fabien ; mais je l'avoue, dans l'enivrement de mon bonheur, j'ai besoin de me rappeler ces beaux exemples, pour ne pas oublier absolument que le métier de chrétien est de souffrir, et que toujours il faut être prêt.

— Pauvre cousin, dit Claire, vous tombez mal, car j'ai le dessein formel de vous rendre heureux. Sérieusement, voyez ce qu'il en coûte de manquer la messe, même pour écouter saint Cyprien. J'avais aussi, en me levant, je ne sais quelles vapeurs sur l'esprit. J'ai prié, j'ai communié, me voilà contente. Le malheur paraîtrait à trois pas d'ici que je l'attendrais de pied ferme. Au couvent, il y avait ordre d'être gaie. *Gaudete in Domino semper*, je vais aussi vous parler latin, moi ! Si vous avez la bonté de trouver que votre bonheur est grand, je vous assure que le mien ne me paraît pas moindre. J'aime et je suis suffisamment aimée sur la terre ; j'aime au ciel encore plus, et jusqu'à présent je n'ai pas lieu de croire que j'y sois haïe. La vie s'offre à moi comme une suite de prospérités : partout la paix, l'affection, le bonheur. Quelquefois j'en ai été inquiète ; j'ai dit dans mes prières : Mon Dieu, que ferai-je donc

pour vous ? Et tout à l'heure encore, me rappelant les paroles de sainte Thérèse : *Ou souffrir, ou mourir*, il m'a semblé que j'allais au ciel par une route étrangement fleurie.

- Eh bien ? demanda le jeune homme attentif.

- Eh bien, reprit Claire, j'ai pensé que ce n'était pas ma faute. J'ai prié Dieu d'arranger cette affaire comme il l'entendrait, protestant que je n'y mettrais nul obstacle, et j'en suis revenue à la consigne du couvent : Réjouissons-nous dans le Seigneur ! Remercions-le des grâces qu'il nous envoie aujourd'hui, en attendant les épreuves qu'il peut nous envoyer demain, et dont nous le remercierons et réjouirons également. Sa miséricorde me fait un doux oreiller ; j'y dors, mais tout habillée, en lui demandant l'unique grâce de me lever au premier mot, au premier signe, acceptant d'avance les épines de Jésus pour ce front qui n'a porté que des fleurs.

- O mon Dieu, pensa Fabien, voilà ce que vous apprenez aux enfants et aux tendres vierges !

- Pourquoi s'épouvanter de la prospérité plus que du malheur, poursuivait Claire ; ni l'un ni l'autre ne sont assurés du lendemain. Au couvent, j'avais une religieuse spécialement chargée de mes mystères, à qui je me plaignais d'être si riche, si bien portante, de faire si facilement tous mes devoirs, et même d'avoir un si bon cousin. « Bah, bah ! me répondait-elle, tout cela n'a qu'un temps. Examinez seulement si parmi ces trésors vous avez la chose nécessaire, c'est-à-dire la ferme volonté de toujours obéir à Dieu, et vivez en paix. Quand vous aurez tout perdu, ce bien vous restera et remplacera tout. Il ne faut que celui-là. » Et je pourrais encore vous le dire en latin, mon savant.

- Vous êtes plus savante que moi, cousine, j'irai à votre école, vous m'apprendrez à être saintement heureux.

- Oui, s'écria Claire avec un chaste enthousiasme, saintement heureux pour l'être toujours, même dans les larmes, même sur un tombeau ! Nous embrasserons avec une chrétienne ardeur tous les devoirs de notre état, de notre position, de notre bonheur même. Que de bien à faire autour de nous ! Ce pays est plein de pauvres. Nous serons la main de la douce Providence. Nous irons voir tous les malheureux ; je les soignerai et vous les convertirez.

- Vous aurez encore cette besogne, Claire ; c'est la charité qui convertit. Ah ! que je vous aime et que Dieu est bon pour moi !

- Dites qu'il est bon pour le monde. Où n'éclate sa pensée ? Sur la terre même il prodigue des merveilles qui semblent n'avoir d'autre but que de nous réjouir. Ne dirait-on pas une mère qui s'est plu à parler le berceau de son enfant ?

En prononçant ces mots, Claire promenait des regards ravis sur la belle et joyeuse nature qui les entourait.

- Tenez, poursuivit-elle, en présentant à Fabien une scabieuse qu'elle

venait de cueillir, je vous donne cette fleur comme un grand témoignage des tendresses de Dieu envers nous, comme un grand témoignage de ma reconnaissance éternelle envers Lui. Je n'aurais, à le louer, que la joie dont m'ont remplie la beauté, l'innocence et le parfum des fleurs, ce serait assez pour m'inspirer l'hymne sans fin que je chanterai dans le paradis. Ces fleurs ont un langage, et je l'ai toujours mieux compris à mesure que je gagnais des années. Toute petite, je leur parlais; leurs doux balancements semblaient me répondre. La variété des formes et des couleurs me disait des choses inouïes. Je croyais que le parfum des fleurs était une prière, et quand le vent les agitait, je pensais qu'elles faisaient effort pour s'en aller au ciel avec cette prière incessante. Alors, j'entreprenais de les consoler. Après que nous avons bien causé, je cueillais celles que j'aimais davantage, et tantôt je les abandonnais feuille à feuille au vent, pour qu'il leur fût plus facile de s'envoler; tantôt je les portais devant la statue de la sainte Vierge. Je les trouvais si heureuses de se faner à ses pieds ! A présent, je ne leur parle plus, mais parfois j'en suis tentée encore ; l'aspect des fleurs n'a pas cessé de m'enchanter et de m'édifier. J'imagine que ce sont des sourires du bon Dieu, comme les étoiles ; les uns sont tombés sur la terre, les autres sont restés en chemin. Combien de fois, traversant cette allée le matin, et la trouvant toute éblouissante de ces divins sourires, je me suis dit que Dieu m'avertissait d'être bonne, simple, douce à chacun, pareille à ces généreuses fleurs qui s'épanouissent à la place que Dieu leur assigne, sans s'inquiéter qui les regarde ou qui ne les regarde pas, sans que les humbles envient l'éclat des brillantes, sans qu'aucune demande plus qu'il ne lui est donné de rosée et de soleil !

— Et si nous examinons le monde, dit Fabien, c'est là que Dieu fait des miracles d'amour ! Il forme, en nombre suffisant, des âmes incomparables, qu'il établit les messagères de ses bienfaits. Ce sont comme de vivants réservoirs qui vont partout répandre les trésors de sa bonté. Que font dans le monde ces êtres dévoués ? Ils n'y sont pas pour eux-mêmes, car ils s'oublent continuellement ; mais s'ils s'oublent, ils se souviennent de tous les autres ; et quelque douleur que l'on ait, quelque besoin que l'on éprouve, de quelque mal que l'on soit atteint, on les voit arriver, les mains chargées d'offrandes, le cœur riche de charité, l'esprit illuminé d'une sagesse divine. C'est Dieu qui les envoie, rien ne les arrête, rien ne les décourage ; il n'y a point d'entraves pour eux. Les parfums ne volent pas si loin sur l'aile des vents : un oiseau qui retourne à son nid se hâte moins dans les airs, et ne connaît pas mieux sa route. Dieu les a données à tout ce qui gémit dans l'univers. Ils vont à leur mission sans se détourner un moment, et pour ainsi dire sans reprendre haleine. L'un apporte aux esprits une lumière plus douce que celle du jour et de la liberté ; l'autre s'arrête parmi les malades, les soigne, les caresse, les guérit, ou fonde la vie éternelle dans l'âme

des mourants. Ils se partagent les orphelins, suppléent la vigilance endormie des mères, servent comme des fils le vieillard délaissé. On en voit qui vont aux limites du monde combattre le démon et lui arracher des âmes dans les lieux mêmes où son empire est le mieux affermi ; ils veulent bien donner tout leur sang pour l'espoir de verser sur le front d'un sauvage la goutte d'eau du baptême. Saintes âmes, trésor de Jésus-Christ ! elles se livrent pour les misérables, elles souffrent pour les heureux. Combien y en a-t-il, toutes les nuits, en prière dans les cloîtres, offrant leur pénitence afin que la justice divine remette nos oublis !

- Ames dignes d'envie ! s'écria la jeune fille. Et penser qu'elles ne font rien en comparaison de ce que Dieu fait lui-même ? Penser que le roi de ces ambassadeurs sublimes, sert le pauvre, pardonne à l'ingrat, s'offre et se donne à tous avec incomparablement plus de générosité que n'ont pu le faire les plus grands saints ! Il est descendu du ciel, il s'est livré aux tortures et à la mort, il renouvelle incessamment son sacrifice, il se tient là, dans de pauvres tabernacles, à nous attendre comme un indigent qui sollicite notre charité. Et qu'attend-il ? Que nous venions auprès de lui, puiser par avance à la source de l'éternelle joie. Hélas ! combien peu nous y pensons ! que nous répondons froidement à tant d'amour ! O Fabien, excitons-nous à l'aimer davantage ; servons-le de tout notre cœur et de toutes nos forces ; c'est un si grand bonheur de le servir !

- De le servir uniquement, dit Fabien, soudainement rempli de pensées plus enivrantes que tous les rêves de son amour.

- Oui, reprit Claire, et de ne recevoir que de lui sa récompense.

- Et de ne demander qu'à lui sa joie ici-bas, continua Fabien.

- Ah ! dit en soupirant la jeune fille, c'est là aimer Jésus ! Que ceux-là qui le servent ainsi ont une vocation heureuse !

- Il y a, poursuivit Fabien, des âmes qui sont appelées et qui ne répondent pas. Quel sera leur sort ?

- Hélas, dit Claire, cette pensée fait frémir.

- Sans vous, ma cousine, je l'ai senti bien souvent, j'aurais été prêtre.

- Et moi, je serais déjà sous le voile si vous n'aviez pas existé, Fabien.

- Tout mon cœur ne pouvait être qu'à Dieu.

- Je n'aurais voulu donner qu'à Lui toute ma vie et tout mon cœur.

- Prêcher, instruire, sauver des âmes !... Quelle autre joie et quelle autre gloire peut désirer un chrétien ?

- S'enfermer dans le silence et dans l'humilité, travailler sans relâche à l'éclat de la couronne céleste que l'on portera devant Dieu, n'être connue ici-bas que des anges, mortifier sa vanité et la vaincre, sans cesse prier pour ceux que l'on aime, avoir dès ce monde sa société au ciel, mourir pure et deux fois chère à Marie dans la robe du baptême et de la communion... O désirable destinée !

- Ainsi, chère cousine, vous m'avez préféré à tous ces biens ? Vous auriez fait une sainte religieuse....

- L'autre jour, Fabien, vous parliez de Dieu. Votre voix était si touchante, vos raisonnements me paraissaient si forts et si beaux, je voyais tout votre visage si brillant de zèle... Je me disais que vous auriez fait un bon prêtre, et que je ravissais peut-être une grande grâce aux malheureux impies.

- Oh ! moi, Claire, je ne suis rien, mais du moins j'aurais dit la messe et j'aurais pu consoler encore quelques infortunés. C'est quand je vous vois, que je m'épouvante de concentrer sur moi seul ces trésors de douceur et de charité que je vénère en vous. Sœur hospitalière, verrait-on un malade qui ne s'empressât de bénir vos soins et de prier avec vous ! Carmélite, vous seriez une de ces roses de la solitude qui parfument le monde ! Dans une maison comme celle d'où vous êtes sortie, remplie de tant de foi et brillante de tant de candeur, heureuses les enfants qui recevraient vos leçons ! Quel caractère difficile vous résisterait, quel esprit sauvage ne sauriez-vous pas assouplir ? On ne peut dire combien de familles vous auraient dû leur bonheur.

Ils gardèrent quelques instants le silence, Claire, d'une voix plus timide, le rompit la première.

- Nos parents, dit-elle, ont peut-être eu tort de nous destiner au mariage, avant de savoir si nous ne serions pas choisis de Dieu pour un état plus parfait...

Fabien a révélé ce qui s'était passé dans son cœur en ce moment. Ce fut comme un éclair où il vit Jésus lui présenter d'une main la couronne d'épine et de l'autre des fleurs empourprées par le sang de ses plaies. Il ferma les yeux, il eut peur. Les paroles de Claire lui déchiraient l'âme, mais une voix intérieure lui criait d'achever.

- Oui, dit-il, triomphant de cette angoisse, je crains davantage, depuis un instant, que nos parents ne se soient un peu trop hâtés, et que Dieu ne leur en demande compte.

- Je veux bien, continua Claire, que vous m'ayez préférée au reste du monde, mais je m'estimerais malheureuse que vous m'eussiez préférée à Dieu.

- Certes, ma cousine, si j'étais le seul obstacle entre la paix du cloître et votre cœur, je me trouverais de trop sur la terre. Dieu sait pourtant si je vous aime !

- Un jour, Fabien, pour me faire de la peine, on me dit que l'on vous avait vu très-empressé de plaire à une de mes amies, et que vous vouliez l'épouser. Je n'en crus rien, et pourtant cette méchanceté me fit pleurer et troubla mon cœur. Un autre jour, on me dit que vous parliez d'entrer dans les ordres : je pleurai encore, mais paisible, je vous offris à Dieu.

- Et moi, ma cousine, quand vous fûtes, il y a deux ans, si malade, une nuit, je rêvai que vous étiez morte. Persuadé par ce rêve, je pensai mourir moi-même, et je demurai dans un abattement inexprimable,

jusqu'à ce que l'on m'eût bien rassuré. Plus tard, lorsque je partis pour mon dernier voyage, je vous vis à la grille du couvent, vous alliez faire une retraite. Jamais encore vous ne m'aviez tant charmé. Vous veniez d'obtenir un rang d'honneur. Vous étiez enveloppée des plis d'un grand voile blanc, et je ne puis vous dire combien j'étais ému de cet éclat d'innocence et de grâce qui brillait en vous. Une religieuse vint vous chercher, ma mère vous embrassa, et vous partîtes en me laissant un sourire radieux... Vous rappelez-vous ce jour ?

- Oui, et moi j'étais enchantée de vous voir si modeste, si grave, et pour ainsi dire tout rayonnant de la paix de Jésus-Christ.

- Quand vous nous eûtes quittés, reprit Fabien : - C'est un ange ! s'écria ma mère ravie. - Oui, dit la religieuse, c'est l'honneur de notre maison. Chacun vous loua et je n'en perdis pas un mot. Cependant je pensais que cette retraite où vous entriez, pouvait avoir pour résultat de vous séparer à jamais de moi et du monde. Eh bien ! me dis-je, au Seigneur les anges du Seigneur ! Si elle est religieuse je serai prêtre. Et sachant bien ce que je perdrais, je priai néanmoins avec ferveur, demandant que Dieu vous inspirât des résolutions conformes à sa gloire et à votre salut. D'avance, je m'inclinai sous sa volonté souveraine, sous la vôtre. Cent fois, dans mes rêveries, je vous vis prendre le voile, je vous entendis me dire adieu, et je ne pleurai point.

- Hélas ! que faut-il conclure, dit Claire, sinon que nous sommes faits pour le service de Dieu !

- Nous le reconnâtrions un peu tard, observa Fabien.

- Pourquoi, dès qu'il n'est pas trop tard ? répliqua t-elle.

Insensiblement Claire avait quitté le bras de Fabien, et depuis quelques instants ils marchaient à côté l'un de l'autre, parlant la tête baissée, sans se regarder. A ce mot : « Il n'est pas trop tard », Fabien leva les yeux sur sa cousine, le coeur gonflé d'un singulier mélange de foi, de courage, de bonheur et d'amour. Elle attendait ce regard. Ses yeux brillaient d'un feu céleste. Le jeune homme y reconnut tous les sentiments qui remuaient son coeur.

- Que dites-vous, Claire ! s'écria t-il.

- Je dis, répondit Claire, pâle d'émotion, que Dieu m'appelle et vous appelle aussi ; que vous entendez sa voix, et que ne sachant pas si je l'entend moi-même, vous n'osez m'avertir. C'est pourquoi je vous avertis.

Dès ce moment leurs combats furent terminés. Dieu était content : ils le connurent à la paix de leurs âmes.

- O sainte ! s'écria Fabien, je n'aurai ni moins de foi ni moins de courage que vous.

— Et bien ! reprit Claire avec la sérénité d'un ange, en retirant de son doigt un anneau que Fabien lui avait donné, il n'est pas nécessaire d'attendre plus longtemps : annéantissons l'alliance de la terre, nous sommes fiancés dans le ciel.

Elle pleurait. - Je pleure aussi à la communion, ajouta-t-elle ; ne vous inquiétez pas de mes larmes.

- Gardez l'anneau que vous avez reçu de moi, ma soeur, dit Fabien. Qu'il soit désormais le souvenir d'une union plus durable et plus sainte. Pour moi, je ne vous rends pas cette fleur que vous m'avez donnée en témoignage des bontés de Dieu. Vous en faites une relique, elle séchera sur mon coeur et j'en conserverai la poussière ; et le jour même où je recevrai le sacerdoce, je ne la rejeterai point, tant est pur l'amour dont je vous chéris devant mon Maître, et libre et content le sacrifice que je fais.

- Bientôt, dit Claire, je serai dans mon couvent, où je ne vous ai jamais oublié.

- Demain, dit Fabien, je prierai pour vous dans ma cellule.

Il y a dans un coin retiré du jardin une salle de verdure au fond de laquelle s'éleva un petit calvaire. A l'autre extrémité, un piédestal de gazon, dressé entre deux arbres, supporte une statue de la sainte Vierge. Fabien et Claire s'y rendirent en silence. Etant arrivés au pied du calvaire ils se mirent à genoux et prièrent quelques instants. Claire ensuite, se levant, prit la main de son fiancé, et lui montrant l'image de Notre-Seigneur :

— Je vous donne, dit-elle, à Jésus crucifié. Réservez-moi quelque petite part dans le prix de vos travaux, de vos fatigues, de vos souffrances, et quand vous offrirez le Saint-Sacrifice, pensez à moi.

De là ils allèrent à la statue de la sainte Vierge, et ayant encore prié, Fabien prit à son tour la main de sa cousine :

- Que la Reine des vierges et des martyrs, dit-il, daigne accepter l'offrande pure que je lui fais ici, Abraham n'avait pas résolu d'immoler au Dieu éternel une victime qui lui fût plus chère. Je vous donne sans regret, mais ce n'est rien à présent de donner ma vie. Que les bons anges, à qui je rends une sœur, m'obtiennent les vertus sublimes dont le prêtre a besoin !

Ils se séparèrent, n'ayant plus rien à se dire dans le langage d'ici-bas.

Ils ne se revirent jamais. Fabien quitta le château une heure après cet adieu, n'emportant, de tout ce que Claire lui avait donné, que la scabieuse cueillie le matin, fleur de deuil, humide des pleurs de l'automne. Le lendemain, comme il l'avait promis, il était au séminaire. Quelques semaines plus tard, les parents de Claire, soumis à la volonté divine, ramenèrent leur fille au couvent.

Les supérieurs ecclésiastiques, toujours un peu défiants des résolutions soudaines, exigèrent de longues épreuves avant d'admettre nos deux fiancés. Mais il fallut bien voir que tout venait de Dieu et que la vocation était des deux côtés irrévocable. Claire prononça ses vœux ; Fabien devint prêtre.

Je connais Claire, j'ai vu Fabien, et leur histoire m'a été contée par un saint prêtre, leur ami. Si j'étais peintre, du doux visage de la religieuse et des nobles traits de son fiancé, je ferais un tableau pour quelque chapelle consacrée à Marie *étoile du matin*.

L. VEUILLOT